**Première série de colles de culture générale**

***L’Odyssée* d’Homère**

**Du 22/09 au 17/10**

Vous devez étudier chacun des quatre textes suivants **de manière égale** car vous serez interrogé au hasard sur l’un d’entre eux, sans choix possible. Vous devrez prendre la parole pendant 8 minutes. 5 minutes seront consacrées aux questions du professeur, 5 autres minutes à la reprise de votre oral.

Vous devez faire un **commentaire** de chacun de ces textes.

Vous devrez donc avoir préparé à l’avance :

* Une **problématique pour chaque texte** qui servira d’axe à votre discours
* **Un plan dynamique qui s’articule à votre** problématique (songez que vous devez parler pendant 8 mn) et qui vous permet **d’organiser votre prise de parole**. Venez le jour de la khôlle avec une petite feuille sur laquelle le plan est rédigé. Attention, en aucun cas il ne faut lire un texte pré-rédigé, ni rédiger entièrement le texte de votre intervention !

Pour vous préparer au mieux, vous veillerez particulièrement à :

* Élucider préalablement **tous les mots de vocabulaire,** allusions, références culturelles qui vous semblent obscurs (commencez votre première lecture par un travail de compréhension littérale des textes)
* Éclairer le commentaire de **votre lecture personnelle des textes homériques étudiés en classe.**

**Texte n°1 : Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*, « Les Semblances de Pandora », dans *Œuvres : religions, rationalité, politique*, Paris, éditions du Seuil, 2007, [1996] p. 2035 à 2041.**

Selon l’épopée, quand un mortel, homme ou femme, se trouve resplendir de charme et de beauté, c’est toujours par la faveur d’une divinité qui, répandant sur lui la *charis[[1]](#footnote-1)* […] le fait apparaître au terme de l’opération « semblable aux dieux ». […] Sur le rivage de Phéacie qu’il a pu gagner, non sans mal, à la nage, Ulysse méconnaissable, défiguré à force d’avoir séjourné, des jours durant, dans les eaux marines, se présente d’abord aux yeux de Nausicaa et de ses servantes, horrible, monstrueux, pareil à un lion sauvage des montagnes. Pour qu’il redevienne lui-même, que sa figure soit restaurée dans la plénitude des valeurs qu’elle doit manifester, il ne suffit pas que, lavé au courant d’un fleuve, il ait purifié son corps, sa tête, son visage des impuretés qui lui souillent la peau, que frotté d’huile, il ait caché sa nudité dans les beaux vêtements déposés près de lui. La restauration de son identité exige qu’un dieu y mette un peu du sien en lui accordant un surplus de cette grâce, cette vigueur, cette beauté qui sont l’apanage des Immortels. Ulysse, maintenant, est net, propre. Mais pour qu’il se présente semblable à ce qu’il est, pour que son apparaître soit conforme à son statut héroïque d’homme valeureux, il faut qu’Athéna lui donne un coup de main. « Et voici qu’Athéna, la fille du grand Zeus, le faisant apparaître et plus grand et plus fort, déroulait de son front des boucles de cheveux aux reflets d’hyacinthe : tel un artiste habile, instruit par Hephaïstos et Athéna de toutes leurs recettes, coule en or sur argent (*pericheuetai*) un chef-d’œuvre de grâce (*charienta erga*), telle Athéna versait (*katecheue*) la grâce sur la tête et le buste d’Ulysse. Il était rayonnant de grâce et de beauté quand il revint s’asseoir à l’écart sur la grève » (*Odyssée* VI, v. 229-236).

Témoin de cette métamorphose qui a transfiguré Ulysse, d’abord hideux au sortir du sommeil, puis rayonnant de grâce et de beauté, Nausicaa qui le contemple glisse en confidence à ses servantes : « Je l’avoue cet homme tout à l’heure me semblait *aeikelios*, [non semblable, inconvenant] ; maintenant il ressemble aux dieux (*theoisi eoike*) qui tiennent le vaste ciel » (VI, v. 242 s.). D’abord une figure de non-similitude, de non-convenance, qui, vous rejetant hors humanité, vous réduit à n’être plus rien ni personne. Au terme, la semblance aux dieux qui confirme aux yeux de tous votre identité de noblesse en vous faisant briller d’un éclat plus qu’humain.

[…]

Que nous apprennent ces textes ? […] La grâce, la beauté répandues par un dieu sur les êtres humains pour restaurer pleinement leur figure sont assimilées de façon explicite à celles dont l’habile artisan parvient à fixer l’éclat sur les *charienta erga*, produits de ses toute savantes recettes (*technè pantoiè*). D. Saintillan est donc fondé à écrire que la *charis* de la vie mortelle est par rapport à celle de la vie immortelle « comme la *charis* de l’objet fabriqué (cette chose qui est comme vivante sans être un vivant) par rapport à celle qui est dans le vivant lui-même ». […]

Il faut aller plus loin. On doit se demander si, pour la pensée grecque archaïque, l’art humain (dans le tissage, l’orfèvrerie, la sculpture, la céramique) ne vise pas à suivre la voie indiquée par les savoir-faire divins d’Athéna et Héphaistos. Il s’agirait de parvenir à combler la distance entre l’apparaître d’un vivant et l’apparaître d’un objet fabriqué à la semblance d’un vivant, l’objectif final, l’idéal à atteindre étant d’animer la matière inerte, de la faire vivre aux yeux des spectateurs comme si, en lui conférant l’éclat de la *charis*, on lui insufflait force, mouvement et voix.

[…]

Quand il est dépouillé de toute *charis*, l’être humain ne ressemble plus à rien ; il est *aeikelios.* Quand il en resplendit, il est semblable aux dieux, *theoisi eoike*. La similitude à soi qui constitue l’identité de chacun, et qui se manifeste dans l’apparaître aux yeux de tous, n’est donc pas chez les mortels une constante, fixée une fois pour toutes. Elle se situe, entre les deux pôles opposés du semblable à rien et du semblable aux dieux, dans des positions variables suivant que le prestige, la célébrité dont on jouit, la crainte et le respect qu’on inspire sont au plus haut ou au plus bas. […]

Ce que les dieux peuvent réaliser facilement, il arrive aux hommes, parfois, de le tenter, dans le sens du pire, en cherchant à détruire jusque sur le cadavre d’un ennemi exécré toute similitude d’un homme avec lui-même ; en outrageant son corps, en le défigurant, lui arrachant la peau, le démembrant, le laissant pourrir au soleil ou dévorer par les bêtes, on entend faire disparaître toute trace de sa figure, de sa beauté ancienne pour ne laisser de lui qu’horreur, et monstruosité. […]

Certes, la détérioration de la figure et de l’identité d’un être humain ne va pas toujours jusqu’à en faire une glaise informe, comme on le tente sur un cadavre. Elle n’en consiste pas moins à le rendre, dans son apparaître, non semblable.

Lors du retour d’Ulysse à Ithaque, Athéna lui expose son projet. Pour que l’identité du héros demeure ignorée même de ses plus proches il doit être méconnaissable. La déesse est donc obligée de le défigurer de la tête aux pieds, de le transformer en un vieux mendiant miséreux, aussi lamentable d’aspect que les guenilles dont il est couvert. « Je vais, lui dit-elle, te flétrir cette si jolie peau sur ces membres flexibles, faire tomber ces blonds cheveux de ta tête, te couvrir de haillons qui saisiront d’horreur les regards des humains. J’éraillerai tes yeux, tes beaux yeux d’autrefois, afin qu’à tous les prétendants tu apparaisses *aeikelios*, d’une hideuse non-semblance (*Odyssée* XIII, v. 398-402 et 430-438) ».

Pour pénétrer incognito dans Troie et y réussir sa mission d’espionnage, Ulysse s’était naguère livré sur sa propre personne à une opération analogue : « S’étant meurtri lui-même de coups défigurants (*plègèisin aikelièisi*), ayant jeté sur ses épaules une loque, semblable à un esclave (*oikèi eoikôs*), il s’enfonçait dans la ville aux larges rues. […]

Qu’elle soit mise en œuvre par Athéna ou par le héros lui-même, cette métamorphose d’Ulysse en vieux mendiant, en esclave minable, va bien au-delà d’une simple modification de son apparence extérieure. Elle ne consiste pas à le dissimuler, tel qu’il est en réalité, en le cachant sous une fausse apparence — déguisement, maquillage, masque, qu’il suffirait d’enlever comme on les a mis. Il lui faut s’incorporer un apparaître tout autre que le sien, se faire provisoirement des pieds à la tête esclave ou mendiant, en détériorant sa figure propre jusqu’à ce que s’efface cette semblance à soi qui d’emblée révèle à tous les regards, dans votre présence même, dans la *charis* qui en émane, ce que vous êtes et ce que vous valez. Bien sûr, Ulysse ne disparaît pas dans la non-semblance provisoire à laquelle le voue Athéna ou qu’il s’impose à lui-même. Mais pour qu’il retrouve sa pleine identité (sinon perdue, du moins éclipsée) dans son rayonnement, pour qu’il redevienne cet Ulysse d’Ithaque, dont la gloire monte jusqu’au ciel, il faut que, rentré chez lui, à sa place et à son rang parmi les siens et sur sa terre, sa figure soit restaurée dans l’intégrité de son éclat. Autrement dit, Ulysse doit refaire en sens inverse le chemin qu’il a été contraint de suivre vers l’*aeikelios* pour que sa semblance remonte d’autant qu’elle était descendue : de semblable à rien, ou quasi rien comme un mendiant ou un esclave, en tout cas un être en rien semblable à ce qu’Ulysse était parmi les siens, près des navires achéens, il doit de nouveau apparaître « tel qu’en lui-même », semblable aux dieux.

Tant que l’apparaître constitue la voie d’accès normale à l’être dont il est la manifestation directe, en d’autres termes tant que le monde de l’Être et celui des apparences ne sont pas encore pensés comme deux sphères disjointes et opposées, il n’y a pas pour l’individu d’identité entièrement indépendante et séparée de sa réputation, de son statut social, de son évaluation publique, c’est-à-dire du regard porté par les autres sur lui.

**Texte n°2 : *l’Iliade* d’Homère, traduit du grec ancien par Philippe Brunet, Paris, édition du seuil, 2012, p. 79 à 83.**

*Au chant II de* L’Iliade*, après presque dix ans de guerre contre Troie, Agamemnon fait semblant de vouloir partir pour tester la fidélité des troupes achéennes qu’il dirige. Alors que ces guerriers veulent partir, la déesse Athéna, « aux yeux de chouette » demande à Ulysse de rester combattre. Celui-ci demande aux différents chefs de rester et de continuer la guerre.*

[…]

seul Thersite piaillait toujours, ce bavard-sans-contrôle,

qui savait dans son cœur des paroles incontrôlables,

vaines, désordonnées, pour chercher noise à un prince,

mille discours qu'il croyait amusants pour la foule achéenne.

Il était le plus laid des hommes venus en Troade :

il louchait, clochait d'une patte, avait la poitrine

creuse avec les épaules voûtées; couronnant le bonhomme,

fleurissaient sur un crâne pointu quelques touffes éparses.

C'était de loin le pire ennemi d'Achille et d'Ulysse,

qu'il querellait toujours. Cette fois, il lança des injures

sur l'Atride divin. Car tous, dans la foule achéenne,

contre Agamemnon s'irritaient, agacés dans leur âme.

Il lui chercha querelle en poussant sa voix éclatante :

«Agamemnon ! De quoi tu te plains ? Quelque chose te manque ?

Ton campement déborde d'airain, tes baraques regorgent

de magnifiques femmes, tributs du pillage des villes,

que nous t'attribuons en premier, dans la foule achéenne.

Et tu voudrais tout l'or qu'un Troyen dompteur de pouliches

te porterait d'llios, rançon acquittée en échange

de son fils, que moi, ou quelque autre, aurions pris en otage?

Ou une jeune femme, afin de coucher avec elle,

que tu posséderais sans partage ? Il n'est pas convenable

que les fils d'Achaïe soient menés par leur chef au désastre.

Honte à vous, mollassons d'Achéens, ou plutôt, d'Achéennes !

Allons-nous-en sur nos barques, partons, laissons-le sur la rie,

devant Troie, digérer ses trésors, pour qu'il s'aperçoive

que nous pouvons donner notre appui, mais aussi le reprendre.

Il a couvert Achille, mortel supérieur en bravoure,

de déshonneur : il a pris lui-même son lot et le garde.

Mais Achille n'a pas de colère en son cœur : il est faible !

C'eût été, sinon, fils d'Atrée, ta dernière insolence. »

Voilà comment Thersite injuria le roi, berger d'hommes,

Agamemnon. S'approchant, le fils divin de Laërte,

l'œil farouche, lança sur Thersite ces rudes paroles:

« Tout éloquent que tu es, Therite paroles-confuses,

cesse, renonce à diriger contre un roi tes disputes.

Il n'est pas de mortel, je l'affirme, qui te dépasse

en bassesse, chez ceux qui suivirent à Troie les Atrides.

Garde-toi d'avoir à la bouche le nom de ces princes, de les injurier, de songer au retour de la flotte !

Nous ne savons pas comment tournera l'aventure :

Si les fils d'Achaie rentreront bien ou mal sur leurs terres.

Agamemnon, maintenant, le fils d'Atrée, berger d'hommes,

tu l'injuries, assis, parce que l'armée danaenne

lui fait de riches présents! Tu lui lances, toi, des outrages !

Je veux te dire une chose qui s'accomplira, je l'affirme:

si je te prends encore à déraisonner de la sorte,

que cette tête abandonne d'abord les épaules d'Ulysse,

qu'on ne m'appelle plus le père de mon Télémaque,

si je ne porte la main sur toi et ne te déshabille,

t'ôtant manteau, tunique, tout ce qui cache ton sexe,

pour t'envoyer nu, pleurnichant, aux barques rapides,

et te bouter hors de l'assemblée sous des coups lamentables!»

Alors Ulysse frappa du sceptre son dos, ses épaules,

et Thersite fléchit; à grands flots, ses larmes jaillirent.

Une bosse surgit dans son dos, toute sanguinolente,

sous le sceptre d'or. Il prit peur, se rassit à sa place,

l'œil hagard, douloureux, essuyant d'un geste ses larmes.

Quoique affligés, les gens, sur Thersite, se prirent à rire,

et chacun disait, avisant son voisin le plus proche :

«Ah ! Ulysse a vraiment accompli des bienfaits innombrables

en délivrant de bons conseils, en armant la bataille !

Mais il s'est aujourd'hui surpassé dans l'armée danaenne,

en réduisant le lance-mots, insolent, au silence !.

Car l'arrogant ne va pas de sitôt revenir à la charge

insulter les rois en usant d'outrageuses paroles.».

Ainsi parlait la foule. Ulysse, preneur de villes,

brandit le sceptre; à côte, la déesse aux yeux de chouette,

sous les traits d’un héraut[[2]](#footnote-2), invita le peuple à se taire,

pour que, premiers et derniers, tous les fils de la tere achéenne

puissent l'entendre et méditer son conseil en leur âme.

Il se tourna vers eux et leur dit dans sa grande prudence :

«Souverain Atréide, voici que la foule achéenne,

pour te faire honte devant la race des hommes,

ne daigne plus accomplir la promesse que tous t'avaient faite

-en venant jusqu'ici d'Argos aux bonnes pouliches-

de ne rentrer qu'une fois les murailles troyennes détruites.

En effet, pareils à de jeunes enfants, à des veuves,

ils désirent rentrer chez eux, et ne cessent de geindre!

Certes, qui souffre d'un lourd chagrin désire sa terre :

l'homme qui reste un mois seulement éloigné de sa femme,

sur son solide vaisseau, se courrouce, quand les bourrasques

de la tempête l'écartent du but, quand la mer se soulève.

C'est pour nous la neuvième année qui termine sa course,

et nous restons toujours là ! Je ne puis reprocher à nos hommes

leur courroux près des barques cornues, pourtant, quelle honte :

être restés si longtemps devant Troie et rentrer les mains vides !

Non! Patientez, endurez un peu plus, afin que l'on sache

si, oui ou non, Calchas fait des prophéties véridiques.

Car nous gardons ceci dans le cœur, et tous en votre âme

êtes témoins, tous ceux qu'épargnèrent les Kères funestes :

c'était hier, avant-hier, qu'à Aulis les nefs achéennes

se sont unies pour porter à Priam et à Troie leur misère!

Nous, devant les autels sacrés, autour d'une source,

nous faisions aux dieux un don d'hécatombes parfaites

sous un beau platane, où coule une onde limpide.

On vit alors un signe : un serpent au dos amarante,

monstre terrible, que seul l'Olympien pouvait faire apparaître,

surgissant de l'autel, s'élança du côté du platane,

où se trouvaient des petits moineaux, innocente famille,

sur la plus haute branche, blottis parmi le feuillage,

-huit, et neuf en comptant la mère de cette famille ;

il dévora les petits en dépit de leurs cris pitoyables.

Elle, la mère, pleurait les siens, voletait gémissante ;

lui, déroulant ses anneaux, la saisit, plaintive, par l'aile.

Puis, lorsqu'il eut dévoré les petits moineaux et leur mère,

il fut changé en statue par le dieu qui le fit apparaître,

il fut pétrifié par le fils de Cronos ruses-torses.

Nous étions là, stupéfaits, immobiles devant ce prodige.

L'événement prodigieux avait interrompu l'hécatombe.

Alors, Calchas, inspiré, prononça soudain son oracle :

"Vous vous taisez : pourquoi donc, Achéens aux longues crinières?

Zeus, dieu de ruse, nous a donné ce signe grandiose,

tard-venu, tard-accompli: son renom ne pourra disparaître!

Comme ce monstre a mangé les petits moineaux et leur mère

-huit, et neuf en comptant la mère de cette famille -,

nous lutterons pendant autant d'années sur ces rives,

pour, la dixième, prendre la ville aux larges ruelles."

Telles étaient ses paroles, et tout s'accomplit à cette heure.

Restez donc tous, allons ! Achéens aux bonnes jambières,

jusqu'à ce que nous prenions à Priam ses hautes murailles ! »

Il se tut. Les Argiens hurlèrent. Autour des navires

retentit la terrible clameur de la foule achéenne :

ils approuvaient le discours que tenait le divin Ulysse.

**Texte n°3 : *Les Métamorphoses* d’Ovide, traduit du latin par Georges Lafaye, Paris, Gallimard, 1992, p. 453 à 457.**

*Achéménide, un ancien compagnon d’Ulysse qui a été oublié après le départ de l’île du Cyclope et qui est maintenant pris à bord par le troyen Énée en exil, rencontre Macarée, un autre des compagnons d’Ulysse. Celui-ci lui raconte une autre de leurs aventures.*

Mais toi, à ton tour, ô le plus cher de mes compagnons, raconte-moi tes aventures, celles de ton chef et de l'équipage qui avec toi s'était remis à la merci des flots. »

Macarée lui apprend alors que la mer de Toscane a pour roi Éole, fils d'Hippotès, qui garde les vents prisonniers. Les ayant enfermés dans la peau d'un bœuf, il les avait donnés, par une insigne faveur, au roi de Dulchium. Celui-ci les avait pris avec lui et, après avoir été poussé pendant neuf jours par une brise favorable, il était arrivé en vue de son pays tant désiré. Au bout du neuvième jour, comme l’aurore suivante se levait, les compagnons d'Ulysse, cédant à la jalousie et à leur passion du butin, persuadés qu’il emportait de l’or, avaient dénoué les liens qui retenaient les vents captifs. Repoussé par eux en sens contraire sur les eaux qu'il venait de franchir, son vaisseau avait regagné le port soumis au roi des Îles Éoliennes. « De là, continue Macarée, nous arrivons à la ville antique du Lestrygon ; Antiphate régnait alors sur la contrée. On m'envoie vers lui avec une escorte de deux guerriers : mais c'est à peine si un de mes compagnons et moi nous trouvons notre salut dans la fuite. Le troisième rougit de son sang la bouche impie du Lestrygon. Antiphate nous serre de près, tandis que nous fuyons, et il excite contre nous toute une troupe d'ennemis. Ils se rassemblent, ils nous lancent des quartiers de roc et des pièces de bois ; ils engloutissent sous les flots les hommes et les vaisseaux. Il y en eut un cependant qui échappa ; ce fut celui que nous montions avec Ulysse lui-même.

Après avoir pleuré les compagnons que nous avions perdus et longtemps gémi sur leur sort, nous abordons à cette terre que tu aperçois d'ici dans le lointain ; c'est dans le lointain, crois-moi, qu'il faut la voir, cette ile que j'ai visitée. Et toi, ô le plus juste des Troyens, fils d'une déesse (car, aujourd'hui que la guerre est finie, nous ne devons plus t'appeler notre ennemi, ô Énée), je te le conseille, fuis le rivage de Circé. Nous aussi, quand nous eûmes amarré notre navire sur le rivage de Circé, nous rappelant Antiphate et le cruel Cyclope, nous refusions soit d'aller à terre, soit de pénétrer dans sa demeure inconnue de nous. On tire au sort ; le sort me désigne avec le fidèle Politès, Euryloque, Elpenor, trop adonné au vin, et dix-huit autres compagnons, pour marcher vers les murs de Circé. Arrivés là, à peine arrêtés au seuil du palais, nous apercevons mille loups, et mêlés aux loups, des ours et des lions, dont la rencontre nous remplit d'épouvante. Mais aucun de ces animaux n'était à craindre, aucun ne s'apprêtait à nous faire la moindre blessure. Et même ils agitaient doucement leurs queues dans l'air et ils accompagnaient nos pas en nous caressant, lorsque ds servantes nous accueillent et, à travers des atriums revêtus de marbre, nous conduisent à leur maitresse.

Elle est assise au fond d'un salon magnifique, sur un trône pompeux. Elle porte une robe éblouissante, sur laquelle est jeté un manteau enrichi d'or. Autour d'elle sont des Néréides et des nymphes, qui, au lieu d'étirer la laine entre leurs doigts actifs et de façonner les fils obéissants, trient des plantes, répartissent dans des corbeilles des fleurs éparpillées sans ordre et des herbes de couleurs différentes. Elle-même, Circé surveille leur travail ; seule elle connaît l'usage de chaque feuille et les vertus qu'elles se communiquent par leur mélange ; elle pèse et elle examine attentivement toutes ces plantes.

Lorsqu'elle nous aperçoit, elle échange avec nous un salut ; son visage s'épanouit et elle nous adresse des paroles de bon augure. Sans perdre un instant, elle donne l'ordre de mêler ensemble des grains d'orge grillés, du miel, du vin capiteux, du lait caillé et elle y ajoute furtivement des sucs que doit déguiser la douceur du breuvage. Nous recevons les coupes qu'elle nous offre de sa main divine. À peine notre bouche desséchée par la soif les a-t-elle vidées, à peine la cruelle déesse a-t-elle de sa baguette effleuré nos cheveux (je ne puis le dire sans honte) que mon corps se hérisse de soies[[3]](#footnote-3) et que la parole me manque. Au lieu de mots je ne fais plus entendre que de rauques grognements ; je me baisse vers la terre, la tête en avant, et je sens que ma bouche se durcit sous la forme d'un groin retroussé. Les muscles de mon cou se gonflent, mes mains, avec lesquelles je venais de saisir la coupe, me servent à marcher. Aussi bien que mes compagnons, victimes du même sortilège (tant est puissante la vertu d’un tel breuvage !), je suis enfermé dans une étable.

Le seul que nous vîmes échapper à cette métamorphose en pourceau ce fut Euryloque ; seul il avait refusé la coupe qui lui était offerte. S’il ne l'avait évitée, je ferais encore partie aujourd'hui de ce troupeau vêtu de soies. Ulysse n'aurait jamais été informé par lui d'un si grand malheur et ne serait pas venu chez Circé pour nous sauver. Le dieu du Cyllène, messager de paix, avait donné à notre roi une fleur blanche que les habitants des cieux appellent moly ; elle tient à la terre par une racine noire. Grâce à ce talisman et aux instructions du dieu, il pénètre dans la demeure de Circé. Au moment où elle l'invite à boire à la coupe perfide, où elle s'efforce de lui toucher les cheveux avec sa baguette, il la repousse et, tirant l'épée, il lui inspire un tel effroi qu'il l'oblige à y renoncer. Alors ils échangent leur foi et se donnent la main. Admis dans la couche de Circé, il exige pour prix de leur union qu'elle lui rende ses compagnons sous leur véritable forme.

Elle répand sur nous les sucs bienfaisants d'une plante inconnue ; ayant retourné sa baguette, elle nous en frappe la tête et elle prononce des paroles contraires à celles qu'elle avait prononcées. À mesure que se déroulent ses incantations, nous nous redressons au-dessus de la terre ; nos soies tombent ; la fente qui partageait nos pieds en deux moitiés s'efface ; nous retrouvons nos épaules et au-dessous de nos coudes reparaissent nos avant-bras. Notre chef pleurait ; nous l'embrassons en pleurant nous-mêmes et nous restons suspendus à son cou ; nos premières paroles expriment toute notre reconnaissance.

**Texte n°4 : *L’Énéide*, de Virgile, traduit du latin par Paul Veyne, Paris, Librairie Générale Française, 2016, p. 256 à 273.**

*Énée est un guerrier troyen, survivant de la guerre de Troie, dont le récit est rapporté dans* L’Énéide. *En exil à la fin de la guerre*, *il lui est fait la prophétie qu’il doit bâtir quelque part la nouvelle grande cité qui succèdera à Troie*. *Dans le chant IV, après que son père Anchise, décédé, lui est apparu en songes pour demander à lui parler, Énée va le retrouver au royaume des morts, dans les Enfers, où il est emmené par la sybille de Cumes. Il traverse différentes régions des Enfers, et retrouve différents personnages connus.*

Mais voici qu'Énée aperçoit un fils de Priam, Déiphobe[[4]](#footnote-4), dont tout le corps est lacéré, dont le visage est atrocement mutilé - le visage et les deux mains -, dont les tempes ravagées sont dépouillées de leurs oreilles, dont le nez coupé n'est plus qu'une plaie hideuse. C'est à peine si Énée a pu le reconnaître, qui, paniqué, cherchait à cacher ces affreux stigmates. Enée prend les devants et lui adresse la parole d'une voix qui lui était familière : « Belliqueux Déiphobe, puissant guerrier, rejeton du noble sang de Teucer, comment a-t-on pu choisir de tirer de toi une vengeance aussi atroce ? Qui a eu la possibilité de te traiter ainsi ? La renommée m'a rapporté qu'en notre nuit suprême, après t'être fatigué à faire un massacre de Pélasges, tu avais succombé sur un amas de cadavres confondus. Alors, de mon côté, j'ai établi un tombeau vide sur le rivage du Rhétée et j'ai invoqué trois fois les Mânes[[5]](#footnote-5) à pleine voix. Ce lieu conserve ton nom et tes armes. Mais toi, ami, je n'ai pu te découvrir ni te déposer dans la terre de nos aïeux avant mon départ. »

Le fils de Priam répondit : « Non, ami, tu n'as rien oublié, tu as rendu tous les devoirs à Déiphobe, à l'ombre de son corps. C'est mon destin, c'est un forfait assassin de la Laconienne[[6]](#footnote-6) qui m'a abîmé dans ce malheur, car c'est elle qui m'en a laissé les témoignages que voilà. Oui, tu sais dans quelles joies trompeuses nous avons passé la nuit suprême : on ne s'en souvient que trop, et comment ne pas s'en souvenir ? Lorsque le cheval du destin est venu d'un bond en haut de Pergame et y a apporté une infanterie en armes dans son ventre alourdi, elle a affecté de mener à la ronde un chœur de Phrygiennes célébrant des bacchanales au cri d'évohé[[7]](#footnote-7). Mais, parmi elles, elle portait pour sa part une torche gigantesque et du haut de la citadelle elle appelait les Danaens. Pour moi cependant, accablé de soucis, tombant de sommeil, mon lit de malheur m'a accueilli et, une fois étendu, tombe sur moi un sommeil doux et profond, tout pareil à une mort paisible. Pendant ce temps-là, cette épouse accomplie enlève toutes les armes de la demeure ; elle avait soustrait à mon chevet ma fidèle épée. Elle fait venir Ménélas[[8]](#footnote-8) à la maison et lui ouvre la porte, en espérant, bien entendu, que ce serait là, pour un amoureux, un beau cadeau qui pourrait étouffer le scandale de ses fautes anciennes. À quoi bon en dire plus ? Ils font irruption dans la chambre et un compagnon s'est joint à eux, un instigateur de crimes, Ulysse. Ô dieux, rendez la pareille aux Grecs - et c'est une bouche pieuse qui vous demande vengeance. Mais toi ? Allons, parle à ton tour. Quels hasards ont bien pu te pousser ici vivant ? T'es-tu égaré sur les flots ou viens-tu amené par un avertissement divin ? Quelle fortune pèse sur toi, pour que tu sois venu en ces tristes demeures sans soleil, en ce pays brumeux ? »

[…]

Ils allaient peut-être passer ainsi tout le temps accordé, mais leur compagne la Sibylle les avertit d'une voix brève : « La nuit monte, Enée, et nous, nous passons des heures à pleurer. Cet endroit est celui où le chemin se divise entre les deux routes, celle de droite va passer au pied des remparts de Dis, c'est notre voie pour l'Élysée[[9]](#footnote-9), et celle de gauche est punisseuse et mène au Tartare[[10]](#footnote-10) impie. » Déiphobe répondit : « Ne m'en veuille pas, grande prêtresse, je m'en vais, je vais reprendre ma place et réintégrer les ténèbres. Mais toi, va, toi qui es notre honneur ; puisses-tu avoir une meilleure destinée. » Il n'en dit pas davantage et, sur ces mots, tourna les talons.

[…] *Énée parvient maintenant auprès d’Anchise, dans l’Élysée.*

Or le vénérable Anchise, au fond d'un vallon verdoyant, faisait le tour des âmes qui y étaient recluses et qui devaient monter à la lumière d'en haut. Il y mettait beaucoup d'attention : il était en train de recenser toute la troupe des siens, de ses chers descendants, avec leur destinée, leur sort, leur caractère, leurs actions, lorsqu'il vit Enée qui se dirigeait vers lui à travers la pelouse.

[…]

Sur ces entrefaites, Énée voit, dans l'enfoncement de la vallée, un bois à l'écart, une forêt aux rameaux bruissants, et le Léthé qui coule le long de paisibles séjours. Autour du fleuve voltigeaient des nations, des peuples innombrables. C'est comme quand, dans la prairie, un jour serein d'été, les abeilles se posent sur les fleurs diaprées, s'épandent autour des lis blancs et que sur tout le champ résonne un sourd ronflement. Enée, qui ne comprend pas, tressaille à cette vue soudaine, demande ce que cela signifie, quel grand fleuve il a devant lui, quelle foule couvre la rive en une longue file. Alors le vénérable Anchise : « Des âmes à qui le destin doit un second corps viennent boire aux ondes du Léthé la liqueur d'insouciance et l'oubli sans fin. Oui, depuis longtemps je veux te parler d'elles, te les mettre sous les yeux, te dénombrer cette lignée des miens, pour que, comme moi, tu te réjouisses encore plus d'avoir fini par trouver l'Italie.

[…]

Toutes les âmes que voici, lorsqu'elles ont vu tourner la roue du temps pendant mille ans, le dieu les appelle en longue file sur la berge du Léthé, afin qu'ayant évidemment tout oublié elles aillent voir de nouveau la voûte céleste et se mettent à désirer revenir dans un corps. »

Anchise avait dit. Entraînant avec lui son fils et la Sibylle, il traverse des attroupements, une foule bruyante, et va se poster sur une éminence d'où Énée puisse voir au passage ceux qui s'avancent en longue file et découvrir leurs traits. « Et maintenant, quelle gloire s'attachera par la suite à la postérité de Dardanus, quels descendants d'origine italienne t'attendent, âmes illustres qui vont aller se ranger sous notre nom, je vais te l'annoncer et te faire connaître tes destinées.

[…]

Quels hommes ! Regarde, quelle vigueur ils déploient ! Et la couronne civique qui ombrage leur front ! Ce sont eux, vois-tu, qui établiront sur des hauteurs les villes fortes de Nomentum, Gabie, Fidènes, de la haute Collatia, de Pométia, Castrum Inui, Bola, Cora[[11]](#footnote-11). Ce seront là des noms, ce ne sont pour l'instant que des terroirs sans nom.

Ce n'est pas tout : celui-ci, qui sera associé à son grand-père, est fils de Mars, c'est Romulus que mettra au monde Ilia, du sang d'Assaracus. Vois-tu comment deux aigrettes se dressent sur sa tête et comment le Père des dieux lui-même le désigne déjà de son propre insigne ? C'est sous ses auspices, mon cher fils, que cette illustre Rome égalera son empire à la terre et sa vaillance aux cieux ; et, tout en englobant sept hauteurs dans son enceinte, elle sera une seule et unique cité. Heureuse ville, si féconde en héros ! […] Tourne maintenant tes yeux par ici, regarde cette nation, ce sont tes Romains. Voici César et toute la postérité d'lule[[12]](#footnote-12) qui doivent monter sous l'immense voûte du ciel. Et celui-ci, c'est celui que tu t'entends si souvent promettre, César Auguste[[13]](#footnote-13), rejeton du divin César, qui ramènera l'âge d'or dans le Latium, en ces guérets où régna autrefois Saturne, et qui étendra l'empire au-delà des Indiens[[14]](#footnote-14) et des Garamantes[[15]](#footnote-15) : sous d'autres constellations, hors de la route annuelle du soleil s'étendent des terres où Atlas porte-ciel fait tourner sur son épaule la voûte à laquelle sont suspendues les étoiles ardentes. Dans l’attente de son apparition, les royaumes caspiens et les rivages de la Méotide[[16]](#footnote-16) tremblent déjà aux réponses des oracles divins, et la septuple embouchure du Nil se trouble et a peur.

1. « Charis » signifie en grec ancien ce qui brille, la grâce. [↑](#footnote-ref-1)
2. Un héraut est un messager dans la Grèce Ancienne. [↑](#footnote-ref-2)
3. Les « soies » désignent les poils des porcs. [↑](#footnote-ref-3)
4. Déiphobe est un prince troyen, fils de Priam et d’Hécube. [↑](#footnote-ref-4)
5. Les divinités romaines associées aux défunts. [↑](#footnote-ref-5)
6. Il s’agit d’Hélène, devenue l'épouse de Déiphobe après la mort de Pâris. [↑](#footnote-ref-6)
7. Les bacchanales étaient les fêtes en l’honneur de Bacchus, évohé le cri poussé pour appeler Dionysos lors de celles-ci. [↑](#footnote-ref-7)
8. Ménélas est l’époux grec d’Hélène, avant son enlèvement par Pâris. [↑](#footnote-ref-8)
9. L’Élysée est le lieu des Enfers où reposent les personnes vertueuses et où règne un printemps éternel. [↑](#footnote-ref-9)
10. Le Tartare est le lieu où sont notamment emprisonnés les grands criminels de la mythologie. [↑](#footnote-ref-10)
11. Ce sont les noms de plusieurs cités antiques romaines. [↑](#footnote-ref-11)
12. Iule sera le fils d’Énée. [↑](#footnote-ref-12)
13. Il s’agit de l’empereur romain Auguste. [↑](#footnote-ref-13)
14. On pense qu’il s’agit du peuple de l’Ethiopie. [↑](#footnote-ref-14)
15. Peuple de la Lybie en conflit avec Rome autour de 20 av. J-C. [↑](#footnote-ref-15)
16. Pays des Scythes, au nord du Pont-Euxin. [↑](#footnote-ref-16)